

FIGARO ILLUSTRÉ



DROUAI. — M. F. -D. CHEVALIER DE PANGE
(APPARTIENT A M. LE MARQUIS DE PANGE)

PUBLICATION MENSUELLE

Éditeurs : MANZI, JOYANT & C^{ie}, 24, boulevard des Capucines, Paris. — Prix : 3 fr. ; Étranger : 3 fr. 50



Vue de la Nouvelle Succursale de la
BELLE JARDINIÈRE
à BORDEAUX, 4, Cours de l'Intendance

Dix-neuvième année.

JUIN 1901

Deuxième Série — N° 135

FIGARO ILLUSTRÉ

PARIS ET DÉPARTEMENTS
Un an, 36 fr. — Six mois, 18 fr. 50

ÉTRANGER, *Union postale*
Un an, 42 fr. — Six mois, 18 fr. 50

PUBLICATION MENSUELLE
Paraissant le 2^e samedi de chaque mois

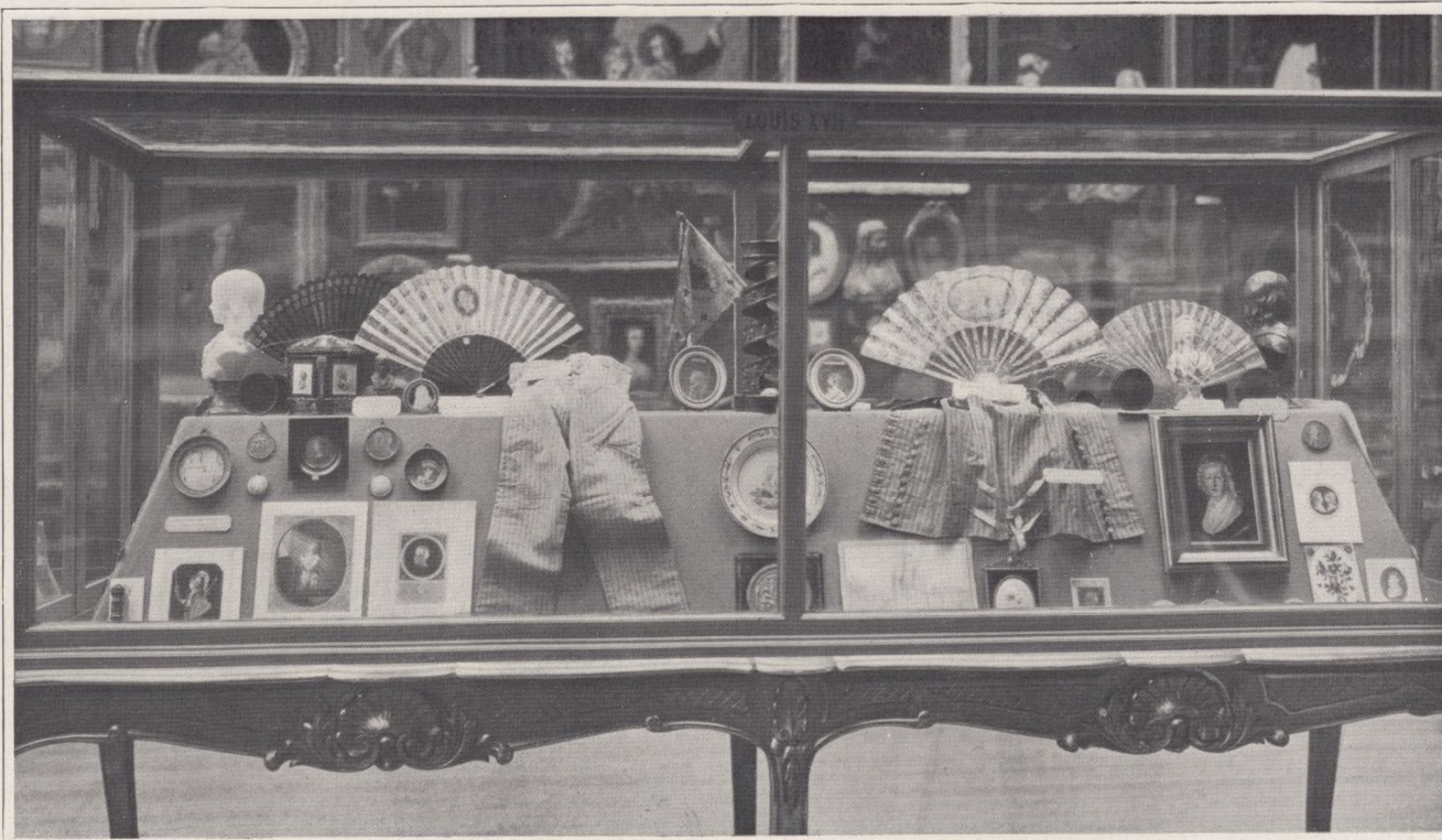
TARIF SPÉCIAL POUR LES ABONNÉS
Du *Figaro* quotidien



LE MUSÉE DE L'ENFANCE AU PETIT PALAIS DES CHAMPS-ÉLYSÉES

SECTION D'ART ET D'HISTOIRE. — LE SALON DU XVIII^e SIÈCLE

Ayuntamiento de Madrid



LA VITRINE DE LOUIS XVII
Collections Otto Friedrichs, Philippe Gille et Francès

Au Musée de l'Enfance

LA SECTION D'ART ET D'HISTOIRE

Le Petit Palais est en fête. Et cette fête est celle de l'Enfance qui, par ce mois fleuri, anime, remplit et fait sourire l'élégant édifice où, l'an dernier, nous allions faire nos dévotions à la Rétrospective de l'art français. Au dehors, c'est le printemps : verdure des marronniers tranchant sur la pierre encore éclatante, soies bariolées, rires, mousselines, fleurs des parterres — et dans le palais, des enfants. Ainsi, point de transition : vous entrez, et c'est encore le renouveau, et la fête adorable des oiseaux et des fleurs continue, puisque, dès le seuil, voici des figures de babies rieurs : ils sont là comme chez eux, les uns en visite, d'autres en représentation : ceux-ci chantent en chœurs sur une estrade, ceux-là dansent une ronde aux sons d'une musique vieillotte. Et c'est ainsi dans toute la maison ; partout vous apercevrez ou leur figure, ou quelque chose d'eux : leurs petits meubles, leurs jouets, et même leurs travaux ingénus...

Mais c'est aussi la fête de l'Art. Les organisateurs ont eu la touchante pensée de vouloir réunir en quelques salles les reliques du passé, effigies pâlisantes de ceux qui furent autrefois la gaieté et la joie du foyer. De sorte que le petit Parisien

du ^{xx}e siècle croira retrouver des compagnons de jeux en apercevant ce mélancolique petit Dauphin ou ce pensif roi de Rome... Et l'enfant s'étonnera peut-être de voir un visage attristé à ces petits camarades. Il se demandera la cause de leur peine, et quel beau jouet doré a bien pu leur être brisé...

Puis il rira de sympathie devant le gamin de Hals découvrant ses dents blanches, il enviera l'enfant de Carrière qui joue avec un bon épagneul au poil soyeux, et des souvenirs personnels lui remonteront à la mémoire devant la petite aquarelle de Jean-Paul Laurens.

* * *

Pour le public, la sensation est, je le crois, complexe, en pénétrant dans ce sanctuaire d'art, en parcourant ces trois salles de la section historique.

C'est d'abord, à n'en pas douter, le sentiment d'une parfaite sécurité d'amateur : les fervents du beau ne trouveront point, ici, de fausse note. Tout a été trié sur le volet, et ce qui n'offrait pas un intérêt immédiat de curiosité, d'art, ou de document, a été impitoyablement refusé. C'est même à cela que j'attribue cet effet infiniment harmonieux de la galerie dans son ensemble,



J. BOILLY. — LA JEUNE MÈRE (Collection Lutz)



AQUARELLES ET PASTELS FRANÇAIS DU XVIII^e SIÈCLE

CHAISE A PORTEURS (A M. LEROY-DUPRE)

LES MAÎTRES HOLLANDAIS ET FLAMANDS

LE MUSÉE DE L'ENFANCE. — LA SALLE DU XVIII^e SIÈCLE

Ayuntamiento de Madrid



J.-B. GREUZE. — LA MÈRE BIEN-AIMÉE
(Appartient à M. le marquis de Laborde)

effet immanquable et certain sur tout visiteur. Puis, à la réflexion, l'idée vient du tour de force qui a été réalisé ici. D'abord ces tentures bouton d'or... Elles faisaient bonne mine, sans doute, au bal du Petit Palais, lors de la fête du Département, sous le feu des lumières. Mais elles nous parurent terriblement éclatantes quand il s'agit d'y accrocher nos vieux cadres, nos délicats pastels, nos reliques décolorées.

Faudrait-il faire le sacrifice de les remplacer par d'autres étoffes ? Évidemment nous l'eussions tous voulu. Mais cette exposition, il ne faut pas l'oublier, a pour but une œuvre de bienfaisance : on se propose, à l'aide des diverses recettes, de soulager l'enfance malheureuse. On allait donc, dès le début, casser la tirelire des petits pauvres... ? M. Georges Cain se laissa attendrir par le persuasif Commissaire général, par l'apôtre des œuvres de l'Enfance, M. Rollet, et voilà comment et pourquoi nous fûmes dotés de ces tentures jaunes.

Ce n'est pas tout. Les tableaux d'enfants sont presque toujours de petites dimensions, appropriés au sujet ; leurs meubles ? de petits fau-

teuils grêles. Leurs statues ? des terres cuites frêles et menues, des marbres puérils, des bustes où l'on craindrait de risquer une chiquenaude. Et pour loger tout cela, on nous donnait cette vaste galerie, d'une seule venue, fortement éclairée par le haut, les murailles n'étant coupées que par de hautes portes et une grande verrière donnant sur la cour intérieure. Est-ce que

nos bibelots, une fois installés, n'auraient pas l'air d'une collection de timbres-postes collés sur une page d'album immense et... bouton d'or ?

Eh bien non. M. Georges Cain, improvisateur merveilleux, parut se jouer de ces difficultés. Les tentures au jaune inquiétant disparurent sous les somptueuses tapisseries, qui, de la corniche aux cadres supérieurs, jetèrent aux murailles un manteau de luxe et de beauté. Les peluches et les dorures furent arrachées et remplacées par des revêtements plus calmes. La vaste nef, découpée, sectionnée par des épines, devint méconnaissable et prit la division logique du programme de la section : salle des souvenirs historiques, salle de l'Art français au XVIII^e siècle (abritant également un



FRANZ HALS. — TÊTE D'ENFANT (Collection Albert Lehmann)

panneau flamand et un panneau anglais); enfin salle des modernes.

Ce premier travail accompli, il restait à trouver, puis à placer, tableaux et objets d'art. Les trouver? — Je pourrais peut-être écrire ici que nous nous mîmes en campagne avec ardeur ou inquiétude, escaladant les escaliers des collection-

neurs réputés, changeant leurs refus en promesses, exerçant par tout Paris notre flair de chasseurs en bibelots... Hélas, rien n'est moins exact et la vérité est bien plus terre à terre! Au risque de vous donner une moins haute idée de notre mérite et de notre éloquence persuasive, je préfère vous avouer, tout



CARL DE VOS. — JEUNE FILLE
(Collection Sedelmeyer)

simplement, que d'eux-mêmes, les possesseurs de ces merveilles sont allés trouver M. Georges Cain, insistant souvent afin qu'il acceptât telle œuvre, qu'il consentît à réfléchir pour telle autre... De sorte que notre président, au lieu de solliciter, eût plutôt à se défendre. Et ce fut parfois bien amusant, d'autant plus que M. Cain, — si aimable dans la vie courante, mais inflexible sur les questions d'art, — se montra sans faiblesses, et

qu'il sut toujours, d'un mot d'esprit, avec une diplomatie souriante et heureuse, se débarrasser des fâcheux et de leurs offres.

La composition des panneaux fut un sérieux et attachant travail. Certains ensembles se formaient pour ainsi dire d'eux-mêmes; pour d'autres les objets semblaient mettre une sorte de malice obstinée... Un bâton d'arpenteur à la main, entouré de son état-major et des hommes d'équipe, M. Georges Cain sem-

blait un général sur le champ de bataille. Des ordres brefs, des tentatives multiples, des avis parfois adoptés, toujours attentivement écoutés, une décision rapide. Puis les tableaux, couchés sur le sol même, étaient définitivement placés dans l'ordre et vis-à-vis la place qu'ils occuperaient au mur. — « Enlevez ! » Et l'on passait au panneau suivant.

Et je puis dire, l'ayant vu, que la petite troupe a donné de soi, a peiné, pour les amis de l'art, — et pour les orphelins. Aussi méconnaîtrais-je tout à fait les sentiments de notre président Georges Cain si je ne citais ici des noms, car ceux qui furent au travail doivent, n'est-ce pas ? être aussi à l'honneur. C'est MM. Arsène Alexandre, Henri Beaulieu, E. Deshayes, Jean Geoffroy, Camille Gronkowski, le vicomte d'Harcourt, le comte d'Haussonville, Marcel Leroy-Dupré, Migeon, Pierre Muron, le comte Louis de Périgord, Jean Robiquet et Henry Tenré.

Tous, d'ailleurs, furent l'objet d'un remerciement cordial et ému lorsque, précédant de quelques instants le vernissage officiel, M. Georges Cain nous réunit en une inauguration tout intime et amicale. Je me rappelle tous les détails de ce dernier jour de travail, — de ce



SIR TH. LAWRENCE. — PORTRAIT DU DUC DE REICHSTADT
(Collection Smal de Rasquinet)

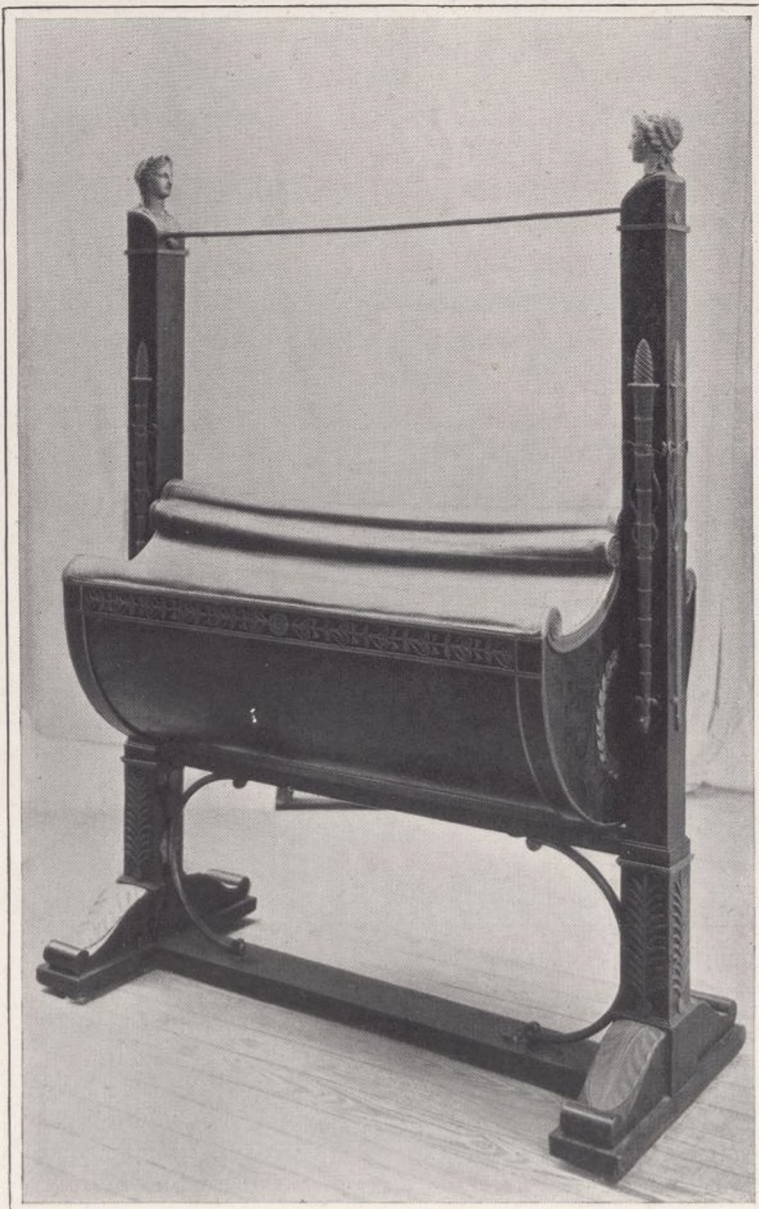
premier jour de succès. Il n'y avait plus qu'un point noir à l'horizon : les visiteurs du Petit Palais seraient-ils seulement des collectionneurs, des amateurs érudits, — en nombre forcément restreint, — ou bien le grand public se porterait-il, cette fois encore, en foule, vers les claires galeries peuplées des chefs-d'œuvre d'autrefois ? Paris a répondu : au 31 mai, après moins d'un mois depuis l'ouverture, le produit des entrées avait déjà dépassé 80,000 francs. Je n'insiste pas : ce chiffre montre assez que la « bonne ville » sait toujours allier le culte du Beau à celui de la Charité.

SALLE DES SOUVENIRS HISTORIQUES

Tout de suite la curiosité est attirée par deux pièces capitales : le berceau du Prince impérial et la vitrine consacrée à Louis XVII.

Du berceau, on peut louer le fini du travail, exécuté par Baltard et Froment-Meurice, et la richesse de la matière. Mais pour la conception générale et l'ornementation, de sérieuses réserves s'imposent.

La guirlande formant ceinture pour le bord supérieur est d'une composition lourde et pénible ; les pieds, accouplés deux par deux, imitent maladroitement certaines conceptions de la Renaissance, avec l'élégance et la légèreté en moins. Les émaux ne



BERGELONNETTE DU ROI DE ROME (1811)
(Garde-Meuble national)



BERCEAU OFFERT AU DUC DE BORDEAUX PAR LA VILLE DE PARIS (1820)
(Garde-Meuble national)

s'harmonisent pas avec les bronzes qui les entourent. C'est, en un mot, le produit, ni meilleur ni plus mauvais qu'un autre, d'une époque d'extrême décadence au point de vue de l'art industriel.

Mais ces réserves, d'ordre purement esthétique, une fois faites, on ne peut s'empêcher de s'intéresser à ce mélancolique souvenir prêté à l'exposition par une mère toujours endeuillée,



BERCEAU OFFERT AU PRINCE IMPÉRIAL PAR LA VILLE DE PARIS (1856)
(Appartient à S. M. l'Impératrice Eugénie)

et dont le culte pour une chère mémoire vient de s'affirmer à cette occasion d'une façon touchante : S. M. l'Impératrice Eugénie consent, en effet, à se séparer définitivement de cette relique; avec des ménagements que l'on devine, et non sans de

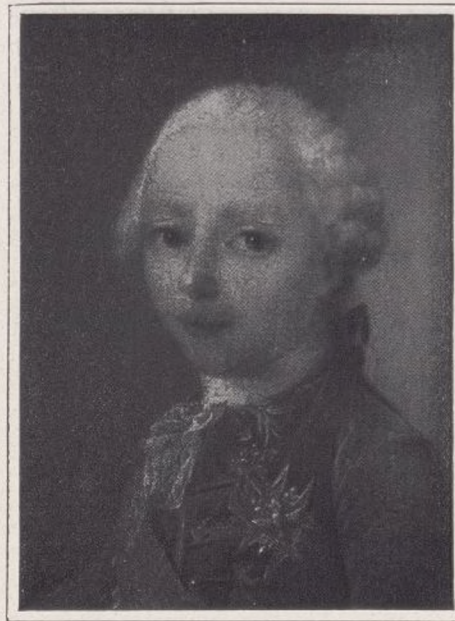
furtifs regrets, elle a fait procéder à son emballage, au château de Farnborough, sous les yeux attentifs de M. Franceschini Piétri; puis elle chargea son secrétaire d'aller annoncer à M. Georges Cain que le berceau appartiendrait désormais au Musée



LE COMTE D'ARTOIS
(Charles X)



LE COMTE DE PROVENCE
(Louis XVIII)



LE DUC DE BERRY
(Louis XVI)

FREDOU. — LES FILS DE FRANCE. — Collection Baron de Pontalba

Carnavalet. On s' imagine l'accueil reconnaissant qui fut fait au messenger. J'étais présent et me souviens de l'émotion de M. Franceschini Piétri.

Il annonçait aussi l'arrivée prochaine du tableau d'Yvon représentant le goûter offert par le Prince impérial aux pupilles de la Garde. Chacun de nous connaissait cette toile par les reproductions, mais on ne s'accordait pas sur tel ou tel détail : à ce moment l'un des assistants, qui depuis quelques instants explorait les sommets poussiéreux des bibliothèques où dorment les cartons, poussa une exclamation victorieuse, puis, dégringolant de l'échelle en bambou, il nous apporta la gravure cherchée : et M. Piétri de nommer les personnages, avec un mot d'esprit, une anecdote sur chacun...

La salle historique renferme encore quelques souvenirs curieux sur le Prince impérial. En dehors de son buste par Carpeaux, si vivant dans sa mutine élégance, mais trop connu pour y insister, je veux mentionner le petit fauteuil d'enfant en tapisserie et bois doré, surmonté d'une couronne impériale, que nous a confié le Garde-Meuble. Je signalerai surtout les dessins prêtés par Mademoiselle d'Arjuzon et recueillis autrefois par son père le comte d'Arjuzon, chambellan de Napoléon III. Sans doute le jeune prince ne serait pas devenu un Raphaël ni un Renouard, mais ces œuvres d'enfant marquent une certaine observation et du mouvement dans l'expression du geste.

En un coin de la même vitrine est un carré de papier blanc avec un « OUI » en grosses lettres majuscules. Et le public d'être

intrigué. Voici la réponse puisée à la meilleure source : c'était le jour du dernier plébiscite (8 mai 1870) : l'enfant, qui n'était pas sans renseignements sur les préoccupations et les désirs de la Cour, prit sa plus belle écriture d'écolier, et, très fier, porta à son père ce bulletin de vote, ce « OUI » volontaire à la fois et puéril. (Contresigné par le comte d'Arjuzon, aux Tuileries et daté.)

Après le berceau du Prince impérial, voici la vitrine consacrée à Louis XVII. Ainsi nous suivons l'ordre des places, suivant que l'objet s'offre en premier à nos regards, — et non pas l'ordre chronologique. Mais la durée ne semble-t-elle pas vaine, et la notion du temps, d'un siècle à un autre, ne s'efface-t-elle pas pour réunir en un même souvenir mélancolique ces deux visages d'enfants ?

Cette longue vitrine, autour de laquelle se presse un

public avide d'émotions, est un des gros succès de la section d'art et d'histoire. Elle mérite un examen un peu approfondi et nous ne nous déroberons pas à ce devoir.

La plupart de ces objets appartiennent à M. Otto Friedrichs (quelques-uns toutefois ont été confiés par Madame Philippe Gille et M. Francis). Ce n'est pas une figure banale que celle de l'historien de Louis XVII, de l'apôtre du « Naundorffisme ». Après avoir passé vingt années à collationner pieusement ces reliques qui, maintenant, le payent de retour et lui rendent la vie douce ; après s'être efforcé, étant doué d'une patience inlassable, de porter la lumière sur les moindres actes de la vie du Dauphin qui, suivant lui, n'est point mort au Temple, mais s'en serait évadé sous le



CONSTABLE. — L'ENFANT A LA CHÈVRE
(Collection Sedelmeyer)



J. BOLDINI. — PORTRAIT DE M^{LL}E BÉATRICE DE C...

(Appartient à M. le Comte Moïse de Camondo)



LA VITRINE DE LOUIS XVII
(Collections Philippe Gille, Francis et Otto Friedrichs)

nom de Naundorff), — le voici maintenant heureux et récompensé quand il entend les exclamations du public empressé, curieux, quand il voit un visage de femme trahir une pointe d'émotion...

Car il est là presque tous les jours, M. Otto Friedrichs, surveillant de l'œil cette foule, épiait un mot, un frisson. Aussi avec quel soin amoureux il l'a organisée, sa vitrine ! Aidé de M. Francis qui s'essaye, en bibelotant, à ne plus regretter le théâtre, il mettait la dernière main à son œuvre, le jour même de l'inauguration. Et M. Leygues passa officiellement dans la salle, aux accents de *la Marseillaise*, et nous passâmes à sa suite en rangs pressés, escortant le préfet de la Seine, les ambassadeurs, les hauts fonctionnaires. Les discours finis, le champagne sablé, la réception terminée, je revins par la salle des souvenirs historiques : les deux fidèles de Louis XVII travaillaient toujours. « Le ministre des Beaux-Arts est en retard », me dit M. Francis, un bibelot à la main. « N'est-ce donc pas aujourd'hui l'inauguration ? Quant à nous, nous sommes prêts ! »

Vous pensez si ce jour-là je quittai le Petit Palais d'un pas léger : je venais de rencontrer un sage et un homme heureux.

Le duc de Normandie, futur Louis XVII, naquit à Versailles, le 27 mars 1785. La vitrine de M. Otto Friedrichs, qui, par son aménagement méthodique et raisonné, nous permettra de suivre pas à pas, document en mains, toute cette période si curieuse de notre histoire, la vitrine, dis-je, rappelle cet événement au moyen d'une lettre écrite par Louis XVI au cardinal de Bernis. Par cet écrit, daté du jour même et contre-signé par le ministre Vergennes, le Roi charge son ministre à Rome d'annoncer au pape une nouvelle « aussi intéressante pour lui que pour ses peuples. Cet événement, ajoute-t-il, me comble de satisfaction, et je ne doute pas qu'on ne la partage dans le pays où vous êtes. »

N'est-il pas d'une cruelle et bien humaine ironie, cet autre document, daté du lendemain, 28 mars, où Louis XVI annonce encore la naissance de son fils, mais cette fois il s'adresse à ses « chers et bien-aimés sujets de Compiègne », leur ordonnant à cette occasion de chanter un *Te Deum* d'actions de grâces et

d'allumer des feux de joie « ainsi qu'il est accoutumé pour marque de grande réjouissance publique, car tel est notre bon plaisir ».

Quelques médailles furent frappées à l'occasion de cette naissance. M. Friedrichs expose une épreuve d'essai, en étain et de face, de la pièce rarissime de Dupré, qui n'est même pas représentée à la Monnaie. Par contre, notre collection nationale possède la maquette originale de cette médaille, avant toute lettre, et il n'est peut-être pas inutile de mentionner ici que l'attribution de la maquette n'a pu être fixée d'une façon certaine que par la comparaison avec l'essai du Petit Palais, révélant la signature et les exergues. Je me hâte d'ajouter que mon intention n'est pas d'effrayer les numismates en leur révélant cette lacune de notre musée. Qu'ils se rassurent et respirent à l'aise ! M. Robert de Bonchamp possède de cette médaille un exemplaire face et revers ; la face offre les portraits conjugués de Louis XVI et de Marie-Antoinette.

Un autre document se rattachant au même événement : c'est un curieux éventail populaire appartenant à Madame Philippe Gille. Il figure une allégorie naïve, grossièrement illustrée et encadrée de couplets qui se chantaient sur l'air de « la Danse n'est pas ce que j'aime ».

Voici maintenant, au centre de la vitrine, un portrait du Dauphin, âgé de trois ans. Ce pastel est d'une fraîcheur remarquable ; il date de l'enfance heureuse et paisible du petit prince à Versailles. L'œil est bleu, éveillé, un sourire relève le coin de la bouche. Rien alors ne faisait prévoir le drame qui allait se dérouler peu après. C'est l'époque où l'enfant portait cet élégant habit de soie verte rayée (emprunté à la belle collection de Madame Philippe Gille).

Mais deux années se passent, et les événements, dramatiques, se précipitent. La Bastille est prise ; bientôt suit la nuit du 4 août. La famille royale, effrayée, forme le projet de se retirer à Metz, dans l'armée du marquis de Bouillé.

Ce projet est découvert. Le peuple de Paris, irrité, s'achemine sur Versailles afin de ramener « le boulanger, la boulangère et le petit mitron ». Le château est envahi, les appartements de la reine dévastés ; Louis XVI et sa famille sont emmenés à Paris.



NORBLIN. — LES MARIONNETTES
(Collection Georges Cain)



PHILIPPE DE CHAMPAIGNE. — FAMILLE
(Appartient à M^{me} la marquise de Valori)

Cette époque de la vie du Dauphin est également représentée ici. Voici des jouets avec lesquels il s'amusait dans le jardin des Tuileries : c'est notamment un petit drapeau à ses armes, car il aimait à se montrer en militaire; c'est un jeu de rouleau en bois sculpté et fleurdelisé (collection Francès). Voici enfin sa miniature par Sauvage, datant de la même période.

Mais cet état de captivité relative pèse au Roi; dans la nuit du 20 juin, il quitte Paris avec Marie-Antoinette, ses deux enfants et leur gouvernante, Madame de Tourzel (celle-là même dont le Petit Palais possède le portrait par Danloux (1)).

Reconnu, arrêté, Louis XVI est reconduit à Paris; n'est-il pas déchu, mais suspendu? Un an après, la Législative supprime les mots de Sire et de Majesté; Louis XVI, au lieu de trône, n'a plus droit qu'à un fauteuil. Une année encore, et il doit, le 20 juin, aux Tuileries envahies, coiffer le bonnet rouge. Puis c'est la journée du 10 août, la chute de la royauté, la Tour du Temple...

Voyez ce petit costume composé d'un gilet et d'un pantalon en étoffe nankin, à rayures ton sur ton, si simple, si émouvant dans sa rusticité. C'est celui (2)

(1) Ce tableau (collection Père) est accroché à la muraille, en face de la vitrine Louis XVII. D'une tonalité agréable et harmonieuse, il est malheureusement gâté par quelque fadeur en ce qui touche le Dauphin, qui, dans une pose sacrifiée et le visage peu expressif, paraîtrait avoir été rajouté après coup par le peintre. Il s'appuie contre les genoux de sa gouvernante, qui tient un panier de fleurs et de fruits. La robe de Madame de Tourzel est peinte avec habileté; les cassures de la soie offrent des tons rosés très délicats.

(2) Collection Philippe Gille.

que revêtait le Dauphin quand il jouait, avec Cléry, dans le jardin du Temple, comme le représente cette gravure en couleurs (dans le pan coupé de la vitrine).

Mais l'emprisonnement devient très rigoureux : plus de sorties à l'air libre, et, dans la cellule étroite, l'enfant s'étiole et se replie sur lui-même. Imaginez ces longues journées : il s'accoude à sa table, dans une pose familière, repousse les jouets, pleure; regardez maintenant cet habit à la française, en drap marron, tout usé, élimé, si pauvre, troué aux coudes...

Ces trois costumes proviennent de la famille de Cléry, qui les a religieusement conservés jusqu'à ces dernières années.

C'était à Rouen : quelques autres souvenirs de la famille royale les encadraient, et le tout était exposé le 21 janvier de chaque année; les légitimistes de la région s'y rendaient comme à un pèlerinage.

C'est également Cléry, le valet de chambre de Louis XVI, qui recueillit cette croix de Saint-Louis (3) que porta le Dauphin avant le Temple, et même au Temple, jusqu'en janvier 1793. Il y a quelque temps, le possesseur de cette relique est venu l'apporter à M. Otto Friedrichs. De sorte que maintenant, après cent huit années, après des ventes et des voyages, cette croix a rejoint cet habit : est-ce une rencontre fortuite, une heureuse fortune de collectionneur, ou faut-il croire, avec le poète, à une attendrissante et inéluctable affinité des choses... des choses qui sont quelquefois comme des âmes?

Après la mort de son père, un dernier groupe de fidèles

(3) Placée dans la vitrine, à droite de l'habit en drap brun.



M^{me} VIGÉE-LEBRUN. — PORTRAIT DE M^{lle} BRONGNIART
(Collection Adam-Pichon)



TABLEAUX ET PASTELS DE L'ÉCOLE FRANÇAISE. — TAPISSERIES (COLLECTION SCHUTZ) ; MEUBLES (COLLECTION LOWENGARD)

LE MUSÉE DE L'ENFANCE. — LA SALLE DU XVIII^e SIÈCLE

Ayuntamiento de Madrid

proclame Louis XVII « roy de France et de Navarre ». Voici, dans notre vitrine, à l'appui de ce fait, un bon de cinq cents livres à l'effigie de Louis XVII « remboursable au Trésor royal » ; voici encore le bon dit *de Laval*, « portant intérêt à quatre et demi pour cent, jusqu'au remboursement, qui en sera effectué sur le Trésor royal, à la paix ». Sur ce bon tout à fait rare, est la mention « Vive Louis XVII ! » ; on y remarque les signatures autographes de Douis-san, le prince de Talmond, de Beauvollier et du curé Bernier.

Au même fait se rattachent deux documents non moins curieux : un passeport datant de « l'an premier du règne de Louis XVII », puis un portrait imprimé sur soie avec cette légende : « Veille sur lui, grand Dieu qui sauvas son enfance. »

Tous ces objets, on le voit, sont d'un extrême intérêt : ils



PERRONNEAU. — PASTEL (Collection Doucet)

appartiennent à cette famille de bibelots qui ont le précieux pouvoir de nous détacher un moment de l'existence ambiante pour nous transporter dans le nostalgique passé de l'histoire... Mais je gage que M. Otto Friedrichs sacrifierait tout cela pour ne conserver que les deux médailles en argent de Loos. Et ce n'est pas, comme vous pourriez le croire, par admiration pour le célèbre artiste qui les a frappées : non, ces médailles sont, pour lui... des arguments, des armes, des pièces de combat (sans jeu de mot). Car M. Friedrichs, ne l'oublions pas, est le champion du Naundorffisme, et voici des médailles qui sont, évidemment, les premières manifestations de cette opinion, au siècle dernier.

Vous voyez sur l'une, côté face, les portraits conjugués des enfants de Louis XVI, détenus au Temple ; mais voici qu'au revers il n'y a qu'une draperie retombée, à plis rigides ; à



J. BOUCHER. — PASTORALE ENFANTINE
(Collection de M^{me} Philippe Gille)

l'exergue, ces mots énigmatiques : « Quand sera-t-elle levée ? (1) »

Ne sentez-vous pas, Madame, courir sur vos épaules un petit frisson avant-coureur de mystère ? Quoi, ce bibelot centenaire a eu le pouvoir de faire trembler un peu ou vos longs cils, ou les plumes de votre boa ? Alors hâtez-vous de considérer la

seconde médaille, elle contient la réponse : la draperie est en effet « levée », et nous voyons... le Génie de l'Histoire gravant au burin ces mots relatifs à Louis XVII : « Redevenu libre le 8 juin 1795. »

Comme vous le voyez, Madame, cela est clair, et je me passe



J.-B. GREUZE. — JEUNE FILLE
(Collection Lehideux-Vernimmen)

de commentaires... Mais puisque j'ai réussi par ma description à éveiller votre sensibilité, je veux maintenant faire passer sous vos yeux des objets dont la seule possession fit tout bonnement envoyer leurs maîtres à l'échafaud : je veux parler des objets dits « séditieux ». Ne vous effrayez pas, Madame, à cette annonce ;

(1) Frappe de 1794.

nous ne sommes plus au temps de la Terreur : vous pouvez à votre aise regarder, vous pourriez même en toute quiétude les posséder, ces objets séditieux... Mais M. Otto Friedrichs, bien que galant homme, y verrait quelques obstacles, j'imagine.

Voici d'abord des tabatières populaires cachant les silhouettes de Louis XVI et de sa famille dans les plumes d'un coq, ou dans le nuage qui entoure la prison du Temple. Mais dans cette élé-

gante bonbonnière en poudre d'écaille, offrant sur son couvercle une fleur de pensée, vous ne voyez rien de séditieux, n'est-ce pas? Soulevez toutefois le couvercle, et vous apercevrez, en transparence, les profils de Louis XVI, de Marie-Antoinette et du Dauphin. Et ce petit étui à aiguilles, d'aspect placide et innocent, ainsi que sa destination ménagère? Méfiez-vous encore. Comme pour l'objet précédent, prenez un rayon de lumière pour complice, et vous verrez se détacher en ombre portée, sur un fond clair, les profils bourbonniens de la famille royale.

Et ces éventails? Séditieux aussi. Sur l'un est le portrait de Louis XVII, appelé « Prince royal » et non « Dauphin », ce qui montre que l'objet fut fabriqué après l'acceptation de la Constitu-

tion par Louis XVI. Cet autre représente le duc de Normandie dansant la *Carmagnole* devant Marie-Antoinette. Sur le troisième, enfin, cette inscription passionnée, inscrite entre les paillettes : « Puissant, je t'aime ; malheureux je t'adore ! *Domine salvum fac regem.* » — Vous êtes, Madame, douée d'imagination ; faites-la pour un moment rétrospective, et représentez-vous cette scène vécue, hélas ! il y a un peu plus d'un siècle : la jolie marquise poudrée s'évente, un soir de septembre, sous les ombrages d'une terre lointaine où elle s'est retirée, fuyant la Terreur. Elle se croit oubliée ; elle l'est en effet. D'ailleurs, n'a-t-elle pas fait ouvertement profession de civisme ? Mais son éventail de nacre et de paillettes est tombé la veille sur la pelouse, comme elle



SALLE DU XVIII^e SIÈCLE. — VUE D'ENSEMBLE

rêvait aux étoiles, et il a été ramassé ! Objet séditieux, l'ordre est formel : la jolie tête poudrée ira rejoindre les autres sur la place Louis XV.

N'est-ce point là, Madame, une histoire bien tragique pour un éventail ? Sans doute ; mais je voulais vous prouver qu'avec un simple *biblot* d'enfant ou de jeune fille on peut remuer bien des idées, des souvenirs ou des larmes...

QUELQUES ENFANTS CÉLÈBRES

Il faut nous arrêter un moment devant ces têtes enfantines qui, plus tard, devaient occuper les premiers rôles dans la comédie humaine ; les voici au naturel, avant toute attitude officielle ou préméditée.

C'est d'abord *Charles-Quint et Jeanne la Folle*, par Cranach (collection Edwards). Tableau rouge et or ; les enfants ont une attitude hiératique, l'œil fixe et dédaigneux : on ne plaisantait pas à la cour d'Espagne. Le même ennui profond se lit sur un visage de jeune princesse, par Terburg (collection Wildenstein).

Elle joue avec son petit chien, mais sans entrain ni souci pour sa belle robe à paniers. D'une psychologie plus étudiée, ce tableau de Gheraerts, prêté par M. Richtenberger ; l'archiduchesse Marguerite, sœur de Charles-Quint, était déjà une fine mouche à quinze ans : bouche bourrue et volontaire, mais combien malicieux et observateurs les petits yeux en vrille !

Ces deux enfants qui semblent poser bien sagement devant le photographe, immobiles et drôles, c'est M. le président de Saint-Fargeau à quatre ans et sa sœur, princesse de Chimay, à deux ans (collection Goldberg). Le grave président, en robe (déjà ?), semble ici plus fillette que sa sœur ; il retient vainement son chat qui s'enfuit, tandis qu'elle, déjà femme, présente au public une guirlande de fleurs ; sur son bras est perché un oiseau qui fait la roue et semble, lui aussi, poser pour la galerie.

Le Roi-Soleil est représenté par Mignard, à l'âge de quatre ans et demi (collection Garet). Joufflu, pataud, coiffé d'un bonnet à vaste panache, il tient bravement le poing sur la hanche

et semble surtout préoccupé de montrer cordon bleu et décorations.

Il ferait mieux de regarder sa voisine de gauche sur la cimaise, la jolie, la mutine Mademoiselle Brongniart, future baronne Pichon (collection Adam-Pichon). Son fichu a été noué de travers, dans sa hâte à venir travailler : avec un geste plaisant de ménagère experte, elle tire d'un cabas vert pomme sa pelote

et son nécessaire. Mais ne vous trompez pas à ce beau zèle : elle se sait précieuse petite femme et, tout en vaquant aux soins de l'aiguille, elle regarde, du coin de l'œil, si l'on s'occupe d'elle suivant son mérite... Ce fin tableau est de Madame Vigée-Lebrun, qui le mentionne dans ses *Mémoires*, parmi les 662 qu'elle peignit durant sa vie laborieuse (1).

Je signale un triptyque signé Fredou que prête le baron de



ÉTIENNE AUBRY. — LA TASSE DE LAIT
(Collection Lutz)

Pontalba : ces trois petits garçons sont les futurs Louis XVI, Louis XVIII et Charles X. Leurs costumes sont intéressants : tandis que le comte d'Artois est revêtu d'un dolman hongrois et que le comte de Provence est affublé en postillon, le duc de Berry, seul, en tant que fils aîné sans doute, porte l'habit à la française, avec croix du Saint-Esprit (1).

(1) Ce dernier portrait a été gravé autrefois par Beauvarlet, et l'un des exemplaires se trouve non loin dans une vitrine.

Un Louis XVII par Belanger, triste et inexpressif, ne nous apprend pas grand'chose après les documents de la vitrine consacrée à ce prince ; mais je le cite parce qu'il servit de modèle pour les travaux de Sèvres.

Plus suggestif est le roi de Rome, par Lawrence (collection Smal de Rasquinet).

(1) Le frère de Mademoiselle Brongniart fut l'architecte de la Bourse.

On retrouve aisément chez l'enfant le masque de Napoléon : œil profond, front haut et bombé, orné de la mèche historique. La bouche est fortement déjetée sur la gauche, comme dans le tableau de Gérard et dans celui, par Lawrence, de la collection Bassano.

Arrêtons-nous devant ce portrait de Mademoiselle Mars enfant (attribué à Drolling), dont notre confrère Adolphe Brisson, son heureux propriétaire, nous a conté l'histoire. La future tragédienne avait treize ans, et son sort était digne de pitié : son père, l'acteur Monvel, délaissait la maison, et sa mère s'était liée avec un cabotin de troisième ordre, nommé Valville. La petite Hippolyte Mars se levait avec le jour pour aller chercher le lait et le café de Valville, et cirait ses souliers. Tout le poids du ménage reposait sur ses frêles épaules, qui connurent le martinet. Aussi accepta-t-elle avec empressement quand la Montansier lui offrit d'interpréter les rôles d'enfant dans les vaudevilles, sur son théâtre : en deux ans elle en créa soixante-huit ! notamment celui de Colin dans *le Désespoir de Jocrisse*.

En tout et pour tout il comptait deux répliques. Colin disait à sa mère :

« Ma mère, y a-t-un beau monsieur à la porte, qui dit comm'ça qu'il demande après la portière. »

Et Colin disait à son père Jocrisse :

« Du pain, donne-m'en ! »

Et Jocrisse répondait :

« Comment, tu ne sais pas parler à ton âge ! On dit : « Du pain, donne-moi-z'en ! »

C'est dans ce rôle peu littéraire que le peintre a représenté Mademoiselle Mars. Très délurée l'œil moqueur et intelligent, elle porte avec entrain le bâton et le sac de Jocrisse.

LA SALLE DU XVIII^e SIÈCLE

La salle, ou plutôt le salon... car M. Georges Cain — qui est, comme chacun le sait, un fervent et un amoureux du XVIII^e siècle, — n'a pas voulu présenter ces exquis tableaux et pastels, ces terres cuites adorables, dans le décor froid d'une classique salle de musée. En véritable et sincère artiste, il a senti que tout s'appelle et se complète, en cette époque bénie où un style vraiment original et français nous était né, — le style de la grâce, si je puis ainsi parler : tel portrait ou groupe de Boucher ne sera en pleine valeur que s'il avoisine ce meuble en tapisserie conçu d'après les cartons du maître ; ils étaient à côté l'un de l'autre dans le boudoir de l'hôtel construit par Gabriel, et décoré par Oppenord ou Meissonnier. De quel droit voudrait-on main-

tenant les séparer, partant les amoindrir ? C'est donc une reconstitution qui a été tentée ici, du moins autant que faire se pouvait.

Une grande cheminée Louis XVI, sobre et élégante, occupe le panneau central (collections de la Ville de Paris). En son milieu et au-dessous du trumeau, un beau médaillon ovale en tapisserie des Gobelins représente Marie-Antoinette jeune fille (prêté par M. le prince d'Arenberg).

La riche garniture (collection Boin et Henry) offre des sujets enfantins.

En face cette cheminée, la grande fenêtre rectangulaire a été métamorphosée ; un somptueux cadre doré Louis XV (collection Heilbronner), aux tons assombris, laisse apercevoir, entre ses nobles sculptures, la cour fleurie et ensoleillée du palais. C'est une ancienne boiserie d'autel : au fronton se lisent les mots *Altare privilegium renovatum*.

Complétant ces deux motifs principaux, divers objets de prix ont été rangés çà et là : le beau clavecin à deux claviers du docteur Edmond Fournier, en bois doré et sculpté, offre sur la ceinture et sur les plats des médaillons remarquables avec sujets champêtres et attributs.

Une élégante chaise à porteurs appartenant à M. Leroy-Dupré lui fait pendant : de pur style régence, intacte, elle paraît attendre la venue de quelque caillette à mouches et à paniers. Et la gracieuse apparition ne surprendrait pas en un pareil décor.

Sur les consoles et les colonnettes, des bustes d'enfant signés Houdon, Dumont, Vassé, Pigalle. Contre les lambris, des sièges admirables, les uns dans le goût des premières années de Louis XV (collection Francès) ; d'autres, inspirés par la mode des Hodtz, dessinateurs du cabinet du Roi (collection Friedel) ; d'autres enfin, offrant un excellent modèle du nouveau type mobilier après la réaction des Delafosse et des Marigny (collections Ph. Gillet et Lowengard).

Tombant des hautes murailles, parure superbe de cet écrin, d'admirables tapisseries historiques, tissées à Bruxelles, éploient la gamme éclatante de leurs couleurs (collection Schutz). Tissées d'argent, dans les larges bordures à décor d'enfants, de fleurs, de grappes, voici, à gauche de la fenêtre, *le Défi*, par Jean Van Leefdaël. A droite, c'est *le Combat*, par Henri Reyndams. Les sujets sont empruntés aux guerres entre Annibal et Scipion, et ce dernier figure sous les traits de Charles-Quint, dont ces tapisseries, d'ailleurs, rappellent la munificence : après en avoir commandé les cartons à Jules Romain, il les



AIMÉ MOROT. — PORTRAIT DE M^{lle} M. A. B...



JACQUES-ÉMILE BLANCHE. — LA PETITE VANDA

(Appartient à M. J.-E. Blanche)

offrit, au nombre de dix, à Velasco, gouverneur des Pays-Bas (1).

Plus sévères sont les deux pièces, flamandes aussi, mais tissées d'or, qui entourent la cheminée. Leurs bordures offrent un singulier mélange de guerriers, de grotesques et de saints personnages. Ces tapisseries furent composées sous Philippe IV, d'après les cartons de Raphaël et sur la commande du marquis de Balbas. Le reste de cette suite se trouve au palais de la reine Marie-Christine, à Madrid.

QUELQUES TABLEAUX

La place me manque pour étudier comme il conviendrait ces chefs-d'œuvre. Je dois me borner à citer quelques noms et particularités.

Drouais est bellement représenté au Petit Palais. Il excelle à peindre ces mines futées de petits marquis en herbe, vêtus de soie, spirituels, comme cet élégant Marie-Thomas de Pange (collection du marquis de Pange); le futur colonel du régiment de Bercheny offre des biscuits à sa

(1) Les armes des Velasco sont insérées dans la bordure.



DROLLING (attribué à). — PORTRAIT DE MADEMOISELLE MARS, ENFANT
(Collection Adolphe Brisson)

levrette, qui minaude devant les gâteaux. C'est une toile exquise. Non moins gracieux, le chevalier de Pange, son frère, qui voudrait apprendre l'alphabet à son guignol! Le marquis et le chevalier furent liés de tendre amitié avec André Chénier; c'est à eux qu'il écrivait, peu de temps avant sa mort :

Aujourd'hui qu'au tombeau je suis
[prêt à descendre,
Mes amis, dans vos mains je dé-
[pose ma cendre.

Il faudrait les nommer tous, ces adorables Drouais : ceux de la collection Reinach-Cessac, si hardis de couleur; celui de la collection Ch. Drouet, représentant le comte de Provence, important, la main dans le gilet; celui, surtout, prêté par M. Wiener; que d'esprit, de malice! *Le Petit Dessinateur*, vêtu de rose, le chapeau en coup de vent, porte galamment son carton sous le bras; soyez tranquille, il réussira...

Et ces tableaux de Greuze! un peu emphatiques, parfois, dans l'expression. Mais du charme, de fraîches rencontres de couleurs, une réelle poésie. Vous verrez un tableau fameux de la belle collection Heugel, *l'Innocence*. Est-elle aussi inno-



Berceau du duc de Bordeaux | Bercelonnette du roi de Rome
LE MUSÉE DE L'ENFANCE. — SALLE MODERNE

cente que l'indique le titre, cette jeune fille aux yeux languoureusement levés au ciel ? La naïveté de Greuze m'a souvent fait rêver... Un gracieux portrait de fillette, sobre et élégant, fait penser à un camaïeu (collection Lehideux-Vernimmen). A gauche de la cheminée, un gros enfant bien sage et sans timidité, aux bras déjà massifs : c'est Bertin l'ainé, le futur directeur des *Débats*, dont le portrait bien connu, par Ingres, est au Louvre ; seulement, soixante années séparent les deux toiles. Celle-ci appartient à Madame Léon Say.

Enfin, un morceau capital : la *Mère bien-aimée*, toile de premier ordre, prêtée par M. le marquis de Laborde. C'est une scène d'intérieur paisible et honnête, comme Greuze excellait à les composer : le père revient de la chasse, et, d'un geste ravi, un peu théâtral, il montre sa nombreuse famille groupée autour de la mère. Tout cela respire la saine gaieté, la joie de vivre ; les chiens de chasse eux-mêmes



CL. BOULANGER. — PORTRAIT D'ALEXANDRE DUMAS FILS
(Collection Dumas-Matza)

participent à cette fête familiale et gambadent en léchant les enfants ; seul un bouledogue, dans le coin, grogne et montre les dents.

Boucher n'est pas moins en honneur : voici une *Pastorale*, venant de l'éclectique et remarquable collection de Madame Ph. Gille, tableau doré, aux tons harmonieusement fondus. Et voilà l'exquis portrait de Mademoiselle d'Étiolles (collection H. Deutsch) ; la fille de Madame de Pompadour, jouant avec son oiseau, est déjà fine et charmante. Il est vrai qu'elle a de qui tenir.

Un Latour, un chef-d'œuvre (collection de Madame la comtesse Armand). C'est le *Duc de Gonto bien malade*, comme l'indique naïvement une inscription à la plume, sur le cadre même. C'est de la meilleure peinture, mais c'est aussi de la psychologie. Oh ! cet œil en coulisse du petit malade, cet air moqueur sous le bonnet noué de rose !

Mais il faudrait tout citer. Les Aubry, les Lépicié, prêtés



J. BASTIEN-LEPAGE. — LE PETIT RAMONEUR
(Collection Émile Bastien-Lepage)

par M. Lütz. Et surtout les Boilly. Car le *Petit Maître de la Révolution* est bien représenté chez cet heureux collectionneur. Nous avons ici la *Jeune Mère*, *Dis merci!* et la *Petite Précaution*, un tableau-tind'une drôlerie spirituelle, qui ne va pas jusqu'à l'indécence, tout en la côtoyant.

Ces trois tableaux ont été faits au temps du Directoire, c'est peut-être la meilleure période dans la longue carrière de Boilly. En pleine possession de son talent, le paisible et consciencieux artiste pouvait désormais, en toute liberté et sans terreurs, revenir à ses sujets préférés. Il n'en avait pas été ainsi quelques années auparavant, grâce à l'animosité que lui avait vouée son rival le farouche jacobin Wicar. Cette histoire a été agréablement racontée il y a quelques années par M. Harris. Le « citoyen La Vertu » (ainsi qu'on appelait Wicar) allait insinuant que le pauvre Boilly fabriquait une peinture *incivique*, et que les belles filles à falbalas qu'il aimait à représenter, rappelaient à bien des égards, par leur luxe et leurs grâces, le régime aboli.



JEAN-PAUL LAURENS. — PORTRAIT DU FILS DE L'ARTISTE
(Appartient à M. Jean-Paul Laurens)

Un peintre de la Révolution, bon citoyen, devait-il chercher ses sujets ailleurs que dans les scènes viriles de l'histoire romaine ? Des Virginie, des Camille, des Clélie, toute la théorie des vierges fortes — d'alors, — à la bonne heure. Mais des femmes de ci-devant ! Autant peindre le *Menuet de la Mariée*, comme Debucourt. Bref, le pauvre Boilly, que, Wicar menaçait de la guillotine, et qui, de plus, était chargé de famille, et sans fortune, prit un jour une belle résolution et, lui aussi, fit un officiel portrait de Marat. Il put jouir, dès lors, d'une tranquillité relative. Et c'est à cette circonstance, sans aucun doute, que nous devons les charmants tableaux que voici, et tant d'autres qui suivirent...

Je m'aperçois que je n'ai encore rien dit des dessins, sépias, sanguines. Il y en a pourtant un joli lot et de tout premier ordre. M. Georges Cain n'a eu que l'embarras du choix parmi les merveilles entassées dans son cabinet ; il envoie notamment un amusant dessin rehaussé par Norblin, *les Marionnettes*. La riche collection Beurdeley a prêté des Fra-



G. RENOIR. — PORTRAIT DE MADAME CHARPENTIER ET DE SES ENFANTS
(Appartient à M. Gustave Charpentier)



GABRIEL FERRIER. — LES ENFANTS DU DUC DE CHARTRES
(Appartient à S. A. R. le duc de Chartres)

gonard, des Boucher, de Lagrenée, des Gillot, un Morland, des Chardin, et un Franz Hals rarissime. D'autres œuvres, que je ne puis énumérer, proviennent des collections Ch. Drouet, vicomtesse de Clairval, Ch. Floquet, L. Singer, P. Decourcelle, etc.

SALLE DES TABLEAUX MODERNES

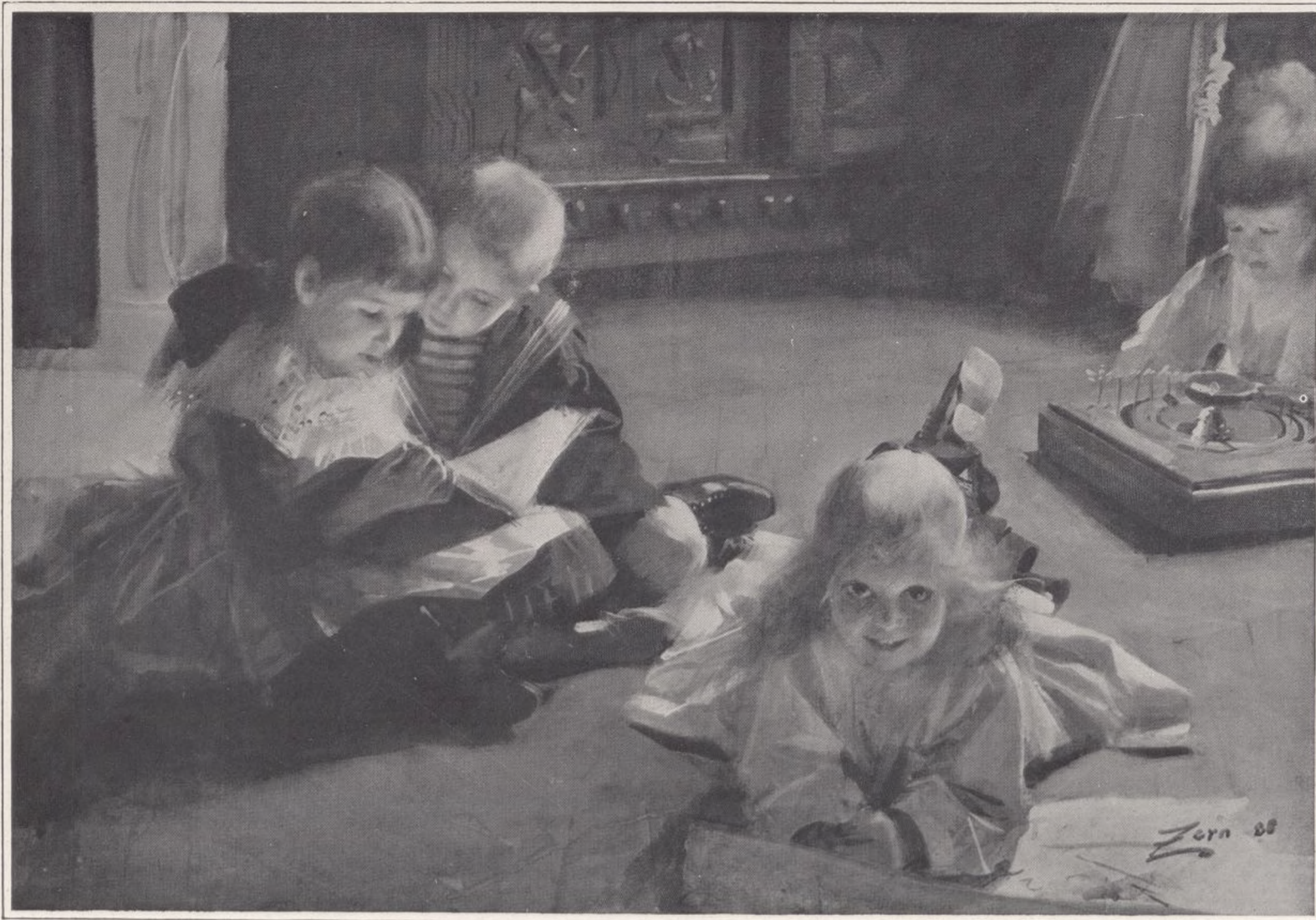
Ici encore des bustes, des meubles, des tableaux, des tapis-



JULES BRETON. — MATERNITÉ
(Collection Sedelmeyer)

series, des vitrines... Mais, seules, les toiles et les statuettes sont modernes. Pour les autres objets, c'est une sorte de prolongement de la Salle des Souvenirs historiques (les deux berceaux par exemple) ou de la Salle rétrospective de l'Art français (éventails, bibelots en porcelaine, biscuits, boîtes, etc.).

Cet arrangement était nécessité par l'abondance des objets prêtés d'une part, et aussi par le peu d'emplacement qui nous



ZORN. — JEUX D'ENFANTS
(Collection de M. Ernest May)



HENRY TENRÉ. — PORTRAIT DE MADEMOISELLE X.
(Appartient à M. Adeline)

avait été octroyé. A ce sujet, un détail amusant me revient à la mémoire. En principe, la section artistique s'arrêtait à la grande porte qui établit la communication avec le jardin du Petit Palais : c'étaient cinquante mètres de cimaise en moins des dimensions actuelles. Notre président, qui voyait d'abord avec un vif plaisir l'empressement des collectionneurs, com-



ED. SAIN. — PORTRAIT DE M^{lle} BLANCHE MERKLEIN
(Appartient à M. Merklein)

mença à devenir perplexe, puis inquiet, quand il s'aperçut que tous ces chefs-d'œuvre allaient risquer, par leur nombre même, d'être présentés dans des conditions peu favorables. Aussi des démarches furent-elles engagées auprès de M. Rollet, afin d'obtenir un plus large espace. Mais le sympathique commissaire général avait fait des promesses, risqué des engagements, conclu



LEON BONNAT. — PORTRAIT DE MESDEMOISELLES D...
(Appartient à M. Gustave Dreyfus)

des traités, peut-être ! Un beau jour, enfin, à bout d'arguments, nous demandâmes quels étaient ces précieux voisins qu'on ne pouvait déloger et qui paraissaient avoir leur place si nécessaire à la sortie de notre section artistique. — « Ce sont les *Anormaux* », répondit-on en consultant le plan. Les anormaux ! Nous eûmes une vision du musée Dupuytren, d'hydrocéphales, de boccas munis d'étiquettes... Et notre mine fut, paraît-il, si consternée, si piteuse, que M. Rollet finit par rire de bon cœur derrière ses lunettes...

La partie était gagnée.

Une fois la salle agrandie, il devint aisé d'y installer quelques sujets de milieu, des vitrines de dimension importante, et, enfin, le berceau du roi de Rome et celui du duc de Bordeaux.

Ces derniers ont été prêtés par le Garde-Meuble. J'espérais pouvoir offrir ici au lecteur, outre ces deux reproductions, quelques renseignements, documents ou anecdotes, sur ces meubles historiques. Et, dans ce but, j'allai trouver l'aimable administrateur de notre Mobilier national, M. Locquet. Malheureusement, les archives de son musée sont muettes à ce sujet, et des recherches personnelles actuellement entreprises n'ont encore amené aucun résultat. Voici toutefois la description des berceaux telle qu'elle figure aux inventaires du quai d'Orsay :

N° 11. « Berceuse ayant appartenu au roi de Rome, en racine d'orme, ornements en bronze ciselé et doré. (Proviens du Musée des Souverains.) »

N° 38. « Berceau ayant appartenu au duc de Bordeaux, forme nacelle, en bois d'orme avec incrustations, ornements en bronze ciselé et doré. »

J'ajouterai que, d'après la conviction personnelle du distingué administrateur, le second des deux berceaux fut offert à la duchesse de Berry par la Ville de Paris.

Quant à celui de l'Aiglon, rien, aucun détail. Et ce n'est pas la placide et officielle description citée tout à l'heure qui fera battre le cœur de Flambeau...

Dans les vitrines, tout ce que l'on peut imaginer d'exquis, de précieux, de rare. Voici des miniatures de Hall (collection G. de Rothschild). Voilà celles de la collection Doistau, au nombre de quinze. Certaines présentent un réel intérêt historique : c'est, notamment, le portrait de Berryer enfant, encadré de noir ; derrière la miniature, sous une glace, on lit cette inscription autographe : « Ce portrait de ma mère, me tenant sur ses genoux, a été fait, à la fin de 1792, par Guillo. Signé : Berryer. Cette peinture a été placée en tête de la *Vie de Berryer*, par Ch. de Lacombe.

A côté, un joli portrait de Madame de Montalembert, par



PAUL-ALBERT BESNARD. — L'ARTISTE ET LA FAMILLE DE L'ARTISTE
(Appartient à M. Albert Besnard)

Laurent, et puis une gouache de Campana, dans un beau cadre armorié, représentant une princesse royale et ses deux enfants.

Nous retrouvons Drouais comme miniaturiste, et rien n'est

plus gracieux que *les Enfants du duc de Choiseul* (collection Rabol de Monvault). L'envoi de Madame Herbelin ne détonne point, dans une vitrine du XVIII^e siècle : c'est le portrait de Madame Madeleine Lemaire et celui de Mademoiselle Suzette



CARRIÈRE. — L'ENFANT AU CHIEN
(Collection Jules Strauss)

Lemaire. Je signalerai également une miniature de Fernand Paillet, *Portrait de mes filles*, groupement coquet et adroit, joli fond de vieille tapisserie.

Une autre vitrine plate renferme deux portraits bien curieux, représentant Charles Hugo et Léopoldine Hugo ; tous deux ont été dessinés par Madame Victor Hugo (collection Lefèvre).

Dans la suivante, une anecdote, une notation d'époque : c'est Louis XIV assistant à la leçon donnée à l'un de ses enfants ; rien de plus plaisant que ce prince minuscule, véritable ouistiti, installé dans un énorme fauteuil ; grave, en perruque et jouant du jabot, il écoute la leçon de son abbé ; et la présence de Louis XIV ennoblit cette scène inénarrable.

Que sais-je encore ? Des Saxe adorables : ils proviennent

des collections J. de Castellane, d'Harcourt, Albert Lehmann, J. Porgès, Ed. Kohn et Wassermann. Des boîtes, des lorgnettes à sujets enfantins (collections Chappey, Heymann, Boin et Henry). De petites montres, de petits nécessaires (collection de Madame Goyard), mille bibelots exquis montrent à la fois l'extrême degré de luxe où la société du XVIII^e siècle était parvenue, et la perfection avec laquelle cet instinct élégant était servi. — Des éventails, enfin. L'un d'eux appartient à une reine de France, Marie Leczinska. Ce frère bijou est un petit monde, vous y verrez, entre les nacres, les perles et les dorures, des scènes enfantines, champêtres, galantes, puis une marine, des chinoïseries, un dauphin, une escarpolette, un repas de chiens et chats. Il appartient à Madame la comtesse L. de Périgord (1).

En face, et faisant un saisissant contraste par sa sévérité, la sobre et élégante vitrine organisée par M. Leroy-Dupré est très regardée. Elle renferme des objets d'époques différentes, mais qui offrent néanmoins un air de famille, et qu'une belle patine chaude a également recouverts. Je signale une fine peinture dans le goût de Keyser, un beau bas-relief en bois sculpté, de gracieuses colonnettes Renaissance présentant à la base des groupes d'enfants qui, chose étrange, rappellent singulièrement certains ouvrages de Clodion. Au centre figure un précieux livre d'heures in-12 sur vélin; c'est un manuscrit italien du XV^e siècle, orné de trois peintures. La page est ouverte sur une *Maternité* qui fait tout de suite songer à Mantegna; sur la marge court un réseau d'entrelacs qui prouve, certes, l'habileté de l'exécutant, mais aussi un sens décoratif moins brillant que celui des artistes français de la même époque; quelques feuilles plus loin, le Christ est figuré au bord du tombeau. Le possesseur de ce petit volume devait être homme d'église, si l'on en juge par le blason qui orne la première page (collection Leroy-Dupré).

La même vitrine nous offre encore de petites lanternes dorées, des bronzes minuscules du XVII^e siècle, des plaques d'argent, des ivoires. J'ai remarqué quelques diptyques fort intéressants (collection Chappey). Le premier est du XIV^e siècle, une belle époque pour ces sortes d'ouvrages. La feuille de gauche représente une Vierge entre deux anges qui tiennent des flambeaux; c'est une sculpture d'excellent style. Ce travail a très probablement une origine parisienne.

Beaucoup plus important est un second ivoire (XV^e siècle.) A droite: la Vierge et l'Enfant Jésus entre deux anges tenant des flambeaux. A gauche: la Crucifixion, avec, ici encore, des anges dont l'un tient un croissant et l'autre un astre rayonnant (représentation symbolique du soleil et de la lune).

Un troisième diptyque, offre un singulier mélange d'éléments profanes et religieux.

(1) La maison de Périgord est amie des arts. Je suis heureux d'adresser ici mon vif remerciement au comte Louis de Périgord, dont l'aimable obligeance et les relations m'ont été si précieuses en composant cet ouvrage.

La Vierge, allaitant l'Enfant Jésus, est assise sur une haute cathédre à pinacles. Autour d'elle des chérubins jouent sur une sorte de guitare. Mais voici qu'au revers, la plaquette d'ivoire a été creusée en forme d'excavation circulaire pour abriter... un miroir! Et vous remarquerez, je vous prie, en cet objet devenu manuel et portatif, par les soins de sa propriétaire, une étrange usure des parties sculptées. Étrange? Mon Dieu non, j'aurais l'air de croire que les jolies femmes d'il y a six cents ans étaient moins coquettes que celles d'aujourd'hui...

Avant de quitter cet endroit, je vous conseille de lever les yeux et d'admirer une grande et noble tapisserie, *Fructus Belli*, offerte au duc de Ferrare, dont elle porte les armes, par François I^{er} (collection Heilbronner). Elle fut exécutée d'après un carton de Jules Romain, conservé au Louvre.

Au-dessous est exposé un groupe de P. Dubois, entouré de petits bustes par Denys Puech, d'une grâce inimitable (collections de M. le ministre des Beaux-Arts et de M. Henry Roujon). En face, un spirituel poupon, signé Carrière.

Sur les cimaises... Mais là encore, il y aurait matière à faire un volume, et je n'ai plus devant moi que quelques lignes. Pourtant il m'eût été agréable de décrire cet admirable Ricard, doré comme un Velasquez (collection Gunsburg); ces Daumier et ce Ribot (collection Lütz); ces Carolus-Duran, ces Bonnat, ces Henner et ces J.-P. Laurens; et puis les Dutilleux, les Hébert, les Chaplin, les Humbert, les Munkaczy, les Jules Breton, les L.-O. Merson, les Boldini, et le si joli *Enfant blanc* par Paul Baudry! — J'en passe, et des meilleurs. Voici encore, sur les paravents, les délicates aquarelles de Henry

Tenré, les pastels de Mademoiselle Breslau et de Lévy-Dhurmer, et un parlant petit portrait signé Henri Cain.

Des admirables maîtres de l'impressionnisme, Renoir, Degas, Besnard, Carrière, je craindrai de parler en quelques lignes.

Je préfère adresser le lecteur aux reproductions qui ornent cet ouvrage. Ils y apprécieront ce don du mouvement, cette vie qui circule...

... Et je veux garder comme dernière vision cette toile de Gervex (collection Lütz) qui représente une mère donnant le lait à son enfant: la petite masse de chair rose est si faible, et la mère a tant de grâce protectrice! N'est-ce point la synthèse et la philosophie de cette Exposition? Sujet banal, dira-t-on peut-être, et souvent traité, depuis quelques cents ans.

— Mais le voici rajeuni, et j'entends chanter dans ma mémoire cette vieille berceuse de Clotilde de Surville:

O cher enfantelet, vray portraict de ton père,
Dors sur le seyn que ta bouche a pressé!
Dors, petiot; cloz, amy, sur le seyn de ta mère,
Ton doux œillet par le somme oppressé!

Bel amy, cher petiot, que ta pupille tendre
Gouste ung sommeil qui n'est plus fait pour moi.
Je veille pour te voir, te nourrir, te défendre...
Ainz qu'il m'est doux ne veiller que sur toi.

RENÉ VILLANDRY.



Mlle L. BRESLAU. — PORTRAIT DE Mlle ANNE-MARIE DE C...
(Appartient à M. de Caqueray)